

## RECENSIONS

### Presses Universitaires de France | *Cités*

2012/1 - n° 49  
pages 187 à 195

ISSN 1299-5495

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-cites-2012-1-page-187.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
« Recensions »,  
*Cités*, 2012/1 n° 49, p. 187-195. DOI : 10.3917/cite.049.0187  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## RECENSIONS

---

*Stéphane Foucart, Le Populisme climatique,  
Denoël Impacts, octobre 2010*

L'auteur est journaliste scientifique au *Monde*. Son ouvrage pose la question des relations entre sciences et politique, particulièrement en ce qui concerne l'influence de l'activité humaine sur l'évolution du climat. Sur ce point se rejoignent le combat des ultralibéraux contre les mesures de préservation de la planète, la manipulation de l'opinion par la mise en concurrence dans l'esprit du public des formes de « vérité » que sont les sciences et la croyance ordinaire, et le renforcement d'une *doxa* verte. L'analyse est centrée sur la France et comme le sous-titre (*Claude Allègre et C<sup>e</sup>, enquête sur les ennemis de la science*) l'indique, se focalise sur l'expression du climato-scepticisme dans les institutions scientifiques et les médias français. L'analyse est exemplaire dans la mesure où l'on touche du doigt au travers d'un exemple et par une enquête minutieuse le statut, politique et public, de la vérité scientifique.

L'aspect le plus précieux de l'ouvrage, ouvrage précis, non polémique et prudent comme il se doit, mais en même temps clair et impitoyable, est l'étude de la rhétorique et des procédés d'une guerre des

idées dont la nature est politique quoiqu'elle concerne les sciences. Cette guerre, présente aux États-Unis depuis les années 1980, ne se serait installée en Europe qu'au début du nouveau millénaire et n'a une influence majeure en France que depuis quelques années. Une forme de doute est fabriquée médiatiquement et *via* Internet et relève du populisme par sa construction : stigmatisation des élites, appel au « bon sens », théorie du complot. L'ouvrage permet plus généralement de s'interroger sur de nouvelles formes de « fabrication de l'opinion » par Internet et la télévision grand public.

Les sciences s'opposent aux croyances. Elles fixent ce qu'elles considèrent comme des certitudes temporairement établies grâce à une rigoureuse mise en œuvre collective de la vérité (publications après lecture en aveugle dans des revues spécialisées, tentative d'invalider ou de reproduire les résultats, droit de réponse, etc.). On ne peut par conséquent être « pour » ou « contre » une connaissance ainsi établie (et toujours implicitement définie comme partielle et provisoire). Dans le domaine

scientifique, il ne s'agit jamais d'« opinion » ou de « croyance », mais d'hypothèses rigoureusement vérifiées par les faits.

La propagation d'un doute préfabriqué, qui ne relève pas du doute philosophique ou scientifique, mais d'une forme neuve de propagande, parfaitement adaptée aux supports (blogs, émissions de télé) ou profilée pour des publics spécifiques (décideurs politiques, chefs d'entreprise) mérite d'être étudiée. Cette propagande « fait l'opinion ». L'information est lancée par une minorité hyperactive et circule dans la blogosphère. Le terrain de réception est parallèlement préparé précisément par des journalistes de métier ; des résumés et argumentaires ciblés destinés aux autres journalistes sont produits et diffusés. Les acteurs de cette diffusion restent extérieurs aux partis, qu'ils influencent. « Aux États-Unis, la perturbation du débat public et la propagation du doute sur la science se font selon des méthodes pernicieuses et occultes. Elles sont le fait de quelques *Think tanks* [...] dont le fonctionnement repose sur de généreuses donations de l'industrie ou des fondations émanant souvent des mêmes industriels. »<sup>1</sup> Il s'agit de produire des *arguments*, de les diffuser jusqu'à ce que le public

1. P. 202-203.

les répète comme des évidences, croie à ce qu'il répète ou ce que répètent les blogs qui se citent les uns les autres. La vérité n'est plus certifiée par les revues scientifiques, « la rumeur devient la vérité »<sup>2</sup>. La science, supposée ennemie du marché, ne doit plus pouvoir fournir d'arguments valides, elle est ravalée au rang de croyance parmi d'autres et le consensus scientifique présenté comme un dogme.

Stéphane Foucart montre comment l'état de l'art est dénoncé en public comme effet de convictions militantes (écologistes ou crypto-communistes), impostures (la reprise par Claude Allègre d'un des mots de l'ouvrage de Sokal et Bricmont n'est pas un hasard) ; discours répétitif, interprétation erronée de résultats, faux énoncé avec aplomb et malgré les preuves scientifiques du contraire, cette manière de faire brouille définitivement dans l'esprit du lecteur ou de l'auditeur toute capacité à appréhender quelque critère de vérité que ce soit. Le but est alors atteint. Le doute s'est installé, non pas concernant une vérité particulière, mais tout critère de vérité. Le « franc-parler » populiste de Claude Allègre, son physique sympathique deviennent le seul repère dans l'océan supposé

2. P. 308. L'ouvrage donne de nombreux exemples.

des complots, d'un « tous pourris » étendu aux scientifiques en général.

*Le populisme climatique* montre aussi la parenté entre la tentative actuelle de création d'une conviction populaire sur le climat et d'autres tentatives ayant eu lieu dans le passé pour discréditer les études médicales concernant la nocivité du tabac ou celle de l'amiante ou la réalité de l'infection par le VIH<sup>1</sup>. Il est clair qu'il s'agit d'éviter le contrôle et la régulation économique. Stéphane Foucart explique en détail que pour populariser cette croyance à propos de la science, tous les coups sont permis. Le harcèlement des opposants à cette mainmise est digne du maccarthisme : « la machine à nier est, aussi, une machine à museler »<sup>2</sup>. La transformation de la langue et des mots

prouve la nature potentiellement totalitaire de cette prise de pouvoir qui appelle les sciences dogme, la croyance connaissance, la contrainte liberté, etc.

Le livre limpide de Stéphane Foucart ne produit pas de théorie de l'espace public, ne spéculé pas sur les rapports entre science et politique. Il permet néanmoins de prendre conscience de la mise en œuvre d'une forme sophistiquée d'irrationalisme où néoconservateurs et ultralibéraux se retrouvent<sup>3</sup>. Il permet de prendre conscience d'une redéfinition des enjeux politiques et des nouveaux acteurs en France et en Europe, qui, à la fois au cœur et à la marge des institutions et des partis, *font* l'opinion.

Il intéressera les philosophes, les politistes, les scientifiques et tous les citoyens.

*Juliette Grange*

1. En Afrique du Sud, ce scepticisme a retardé l'application des traitements antirétroviraux et provoqué de 330 à 340 000 morts. Voir *Merchants of Doubt. How a Handfull of Scientists Obscured the Truth on Issues of Tobacco Smoke to Global Warning*, par Naomi Oreskes et Erik Conway, New York, Bloombury Press, mai 2010.

2. P. 291.

3. Voir Susan George pour ce qui concerne les États-Unis, *La Pensée enchaînée*, Fayard, 2008.

Welzer Herald, Les Guerres du climat.

Pourquoi on tue au XXI<sup>e</sup> siècle, Éd. Gallimard, 2009

« Le progrès humain n'est ni automatique ni inévitable.  
Nous n'échapperons pas désormais au fait que demain est déjà là.  
Nous sommes confrontés à l'urgence aiguë du "maintenant".  
Dans cette énigme qui se déroule devant nous en mêlant la vie et l'histoire,  
nous ne pouvons pas nous permettre de retard...  
Nous pouvons supplier le temps de suspendre son vol, mais il n'écoute aucun  
grief et continue sans ralentir. Au-dessus des os blanchis et des ruines  
de nombreuses civilisations, on peut lire ces mots pathétiques : trop tard. »  
Martin Luther King Jr, « *Where Do we Go from here: Chaos or Community* »  
(Et maintenant ? Le chaos ou la communauté ?)

Résultat du modèle occidental d'exploitation de l'environnement, les ressources naturelles s'épuisent de plus en plus rapidement dans de nombreuses régions du monde. Si ce modèle de consommation perdure, il est à craindre qu'un nombre croissant de personnes disposeront de moins en moins de ressources pour assurer leur survie. Ainsi, dans son essai : *Les Guerres du climat*, le psychologue social allemand, Harald Welzer prévoit que de violents conflits sont à redouter pour l'appropriation de ces ressources naturelles rares.

Ce livre répond remarquablement à une question décisive : pourquoi fait-on la guerre aujourd'hui et pourquoi la ferons-nous demain ?

Jusqu'à maintenant, peu nombreux sont ceux qui ont souligné aussi pertinemment la menace que pourrait engendrer le changement

climatique sur les êtres humains. Harald Welzer nous met en garde contre le danger de considérer le changement climatique uniquement comme une catastrophe naturelle, en omettant les catastrophes sociales que cela pourrait engendrer : guerres civiles, génocides et beaucoup d'autres atrocités meurtrières.

Est-il légitime de prétendre écrire l'Histoire du XXI<sup>e</sup> siècle avant qu'elle ne se soit déroulée ? Si l'on se fonde sur ce postulat, il s'agit alors de nous mobiliser pour qu'à la fin de notre siècle on puisse dire que la catastrophe a été évitée. Le texte nous enjoint à une prise de conscience immédiate, qui permet d'acquérir une meilleure compréhension des conflits, afin que l'action défensive prenne le pas sur l'offensive. Dès lors, les portes restent grandes ouvertes face aux « imprévus », qui font partie intégrante de l'Histoire.

Welzer produit ici un essai pré-monoire de notre futur, nourri d'une analyse scrupuleuse des nombreux enseignements de l'Histoire, en démontrant que cette destruction environnementale ne se contentera pas de provoquer de violents conflits. Elle va aussi exacerber encore et davantage les conflits latents, voire même déjà existants : dégradation des sols et des océans, inondations, manque d'eau potable, fuites radioactives, contamination alimentaire et peut-être bien plus que l'on ne peut l'imaginer.

Quand les sécheresses et les inondations impliquent que des zones entières deviennent inhabitables, quand les lacs s'évaporent et les rivières s'assèchent, quand le manque d'eau menace la vie de millions de personnes, quand les sols n'ont plus rien à nous offrir, l'action violente devient une stratégie inévitable pour la survie.

Beaucoup de ceux que l'on désigne aujourd'hui comme des « conflits ethniques » peuvent également être interprétés comme une conséquence de la pression écologique, nous met en garde Welzer.

La guerre du Darfour, au Soudan occidental, est décrite comme la première guerre climatique, et doit être perçue comme un scénario potentiel de ce qui nous attend. Ainsi, on assiste dans ce pays à des conflits armés entre nomades, éleveurs de

bétail et agriculteurs, qui se battent pour défendre leurs terres. Le changement climatique a eu pour conséquence de favoriser l'extension du désert au détriment des terres cultivables. Dès lors, il n'existe plus les ressources nécessaires pour la survie de ces populations.

L'ouragan Katrina, qui a eu lieu en 2005 à la Nouvelle-Orléans, est la preuve que, même dans des sociétés stables, les infrastructures peuvent être détruites très rapidement et les organismes débordés.

Par ailleurs, les migrations climatiques vont devenir un des facteurs majeurs du risque, le lien entre changement climatique et conflit se profilant peu à peu. Les prévisions soulignent le fait que les migrations climatiques auront pour effet d'augmenter les tensions entre ceux qui sont déplacés dans leur propre pays et les communautés hôtes, ainsi qu'entre ceux qui traversent les frontières et les États qui les accueillent : « ...il est évident que, dans un proche avenir, on ne pourra plus faire de distinction entre les réfugiés fuyant la guerre et ceux qui fuient leur environnement, parce que des nouvelles guerres seront dues à ce dernier et que les gens fuiront la violence. » (P. 13.)

Avec l'augmentation de la pression migratoire, les mesures de protection se profilent alors comme un autre aspect des « guerres frontalières

indirectes ». Il apparaît désormais certain que des conflits directs ou indirects conduiront à ce qu'on pourra appeler des guerres climatiques. Malheureusement, la violence semble avoir encore beaucoup d'avenir.

Un livre brillamment écrit reposant sur une analyse historique subtile qui nous laisse entrevoir ce que l'avenir nous réserve si nous continuons dans cette actuelle dynamique destructrice. L'auteur n'a aucun doute : le changement climatique n'aura pas une fin heureuse.

Le lien direct entre changement climatique et violence est, quant à lui, redoutable. Admettre une causalité unique dans un phénomène qui se trouve en forte interaction avec plusieurs facteurs socio-économiques comme la pression

humaine, la pauvreté, les tensions communautaires, etc., serait soutenir une vision très limitée du phénomène. Le changement climatique doit se présenter comme un multiplicateur des menaces.

L'auteur ne joue pas gratuitement les Cassandre car il s'agit, au fond, de la survie de l'humanité. En revanche, c'est dans l'urgence qu'il faut envisager la possibilité d'anticipation, d'adaptation et d'action, car perdre temps et l'espoir ne nous mènera sûrement pas sur la bonne voie. Cette fois-ci, nous sommes tous en danger. Si les choses continuent de la sorte, les conséquences seront catastrophiques.

Le défi est grand, il faut y faire face avec courage !

Sara Vigil

### *Dominique Reynié, Populismes :*

la pente fatale, *Paris, Plon, coll. « Tribune libre », 2011*

Tocqueville parlait de la fatalité du fait démocratique. Pour Dominique Reynié, il existe une fatalité du populisme, liée à des tendances historiques de fond, qui sont en train d'ébranler dans ses assises une Europe vieillissante. Mais le populisme qui gagne actuellement un nombre croissant de suffrages

dans la quasi-totalité des pays de l'Union européenne, à l'exception notable toutefois du Royaume-Uni et de l'Allemagne, n'a plus grand-chose de commun avec le populisme progressiste de gauche ni avec le populisme fascisant de l'extrême droite des années 1970. Un nouveau populisme, que Dominique Reynié

appelle « populisme patrimonial » est apparu vers l'année 2000. En réaction contre des phénomènes extérieurs sur lesquels personne ne semble avoir prise et qu'en tout cas le peuple n'a jamais décidés ni même anticipés (la construction européenne, la mondialisation, l'immigration et le multiculturalisme), ce populisme est fondé sur la défense conservatrice et virulente d'un patrimoine à la fois matériel (le niveau de vie) et immatériel (le style de vie) perçu comme gravement menacé. Les trois facteurs cités, auxquels Dominique Reynié ajoute avec raison le vieillissement démographique, souvent occulté, ont pour effet de remettre en cause non seulement le niveau de vie, d'où la peur du déclassement et de la baisse du pouvoir d'achat, mais également un certain art de vivre, d'où l'angoisse de la perte d'identité.

Le populisme patrimonial n'est pas un avatar du fascisme. Il n'est pas réactionnaire non plus. C'est un strict conservatisme. Pour rendre compte du passage entre le populisme classique et ce néopopulisme, Dominique Reynié rappelle le rôle fondateur joué par Oriana Fallaci. Engagée dans la Résistance pendant la guerre, laïque et politiquement de gauche, la journaliste italienne a été peu à peu conduite, dans sa radicale contestation de la culture musulmane des populations immigrées, à glisser vers la droite

catholique. En établissant un parallèle entre l'islamisme et le fascisme, son livre, *La Rage et l'Orgueil*, aura pour effet de métamorphoser en formations populistes les partis d'extrême droite.

Le populisme occupe dans l'espace public une position contrastée. Les partis de gouvernement ne cessent de le dénoncer comme raciste et xénophobe (pour le populisme de droite) ou comme irréaliste (pour le populisme de gauche). À l'exception de quelques rares responsables, personne n'assume ce terme, tant il est stigmatisant. Les médias en revanche adoptent vis-à-vis du populisme une attitude ambiguë. D'un côté, ils le dénoncent comme outrancier, mais de l'autre ils le favorisent car ils aiment son parler cru et ils attendent avec gourmandise la faute qui fera l'audience. « L'information spectacle et la politique spectacle [...] fusionnent dans le populisme », écrit Reynié. « Les médias, remarque-t-il encore, forment le parlement sauvage du populisme, un parlement sans élections, où la popularité et l'audience donnent droit d'entrée, de siéger et de prendre la parole, sans aucune contrainte de responsabilité. » En outre, alors que les responsables politiques sont objets de dérision, les populistes bénéficient d'un étrange

1. Traduction française, Paris, Plon, 2002.

traitement de faveur, qui leur vaut une légitimation automatique. La déclaration grotesque de Jean-Luc Mélenchon (« Je suis le bruit et la fureur, le tumulte et le fracas ») aurait dû, remarque Reynié, susciter les moqueries des chroniqueurs et l'hilarité de tous. Il n'en fut rien. « Or, celui qui n'est pas objet de moquerie est respecté. Les médias mettent donc en scène les populistes comme les seuls membres de la classe politique dont on ne rit pas. »

Dominique Reynié n'oublie pas que les griefs dont s'alimente le populisme ont des causes objectives. Au premier rang desquelles il convient évidemment de mentionner le spectacle désolant généreusement offert par les élites aux gens du peuple. Le peuple a le sentiment d'avoir été abandonné et il l'a été effectivement. Et ce, au pire moment, au moment où il aurait dû être le plus et le mieux défendu. Professeur de sciences politiques à Sciences Po, ancien expert pour la Commission européenne travaillant pour un programme sur le futur de l'Europe, Dominique Reynié est également directeur général de la Fondation pour l'innovation politique, un *think tank* libéral. Il est l'auteur du *Triomphe de l'opinion publique*<sup>1</sup> et du *Vertige social-nationaliste. La gauche*

*du non*<sup>2</sup>. Mais s'il ne cache pas ses options politiques, ce n'est pas pour cultiver ce que les Allemands appellent une « joie mauvaise » (*Schadenfreude*) quand il signale que la gauche s'est affaiblie au moment même où la conjoncture devenait de plus en plus difficile pour les classes populaires. Tout se passe comme si la trahison historique des partis de gauche (le virage des travaillistes en Grande-Bretagne, des socialistes en France, au nom du réalisme économique) avait fait de la droite populiste une sorte de « nouvelle gauche » pour ces classes populaires.

Le peuple, qui n'a pas prévu l'immigration, s'est retrouvé avec des quartiers d'étrangers qu'il n'a pas anticipés. Le multiculturalisme, dont les élites font d'autant plus l'éloge qu'elles en retirent des avantages sans en subir les inconvénients, ne passe pas chez lui car il est perçu comme un facteur de dissolution. Le multiculturalisme, écrit Dominique Reynié, constitue un bouleversement politique majeur en Europe. Or, il n'a pas été objet de débats ni d'informations, il n'a été ni préparé ni expliqué. Face à l'arrivée massive de populations étrangères, alors même que la période de forte croissance était terminée (les Trente Glorieuses), les partis de gouvernement se sont presque toujours

1. Paris, Odile Jacob, 1998.

2. Paris, La Table Ronde, 2005.

réfugiés dans le silence ou le déni. Le retour à la réalité, le retour de la réalité n'en aura été que plus rude.

Rétrospectivement, il est intéressant de lire les déclarations des quelques rares voix qui avaient donné l'alerte. Dominique Reynié évoque le cas du député conservateur britannique Enoch Powell qui fit l'unanimité contre lui en 1968 lorsqu'il dénonça l'effet déstabilisant de l'immigration. Contre *dirty Powell*, les Beatles composèrent même l'une de leurs chansons les plus célèbres, *Get Back*. En France, Powell était alors présenté comme un véritable néonazi. Pourtant, constate Reynié, rien dans ses discours ne nous autorise à le qualifier de raciste.

Pour l'instant, le populisme joue pleinement le jeu démocratique et il reste minoritaire. Mais désormais, aucun pays d'Europe n'est à l'abri d'un vent mauvais. Lorsque la nation est définie par le contrat

et non par le sang, comme c'est le cas en France, la délégitimation et l'affaiblissement de l'État ont pour effet négatif un retour à une conception ethniciste, contribuant par une sorte de spirale négative à aggraver le malaise identitaire.

Le populisme patrimonial est le symptôme d'une crainte : celle du déclassement. Or, celui-ci est double, individuel et collectif : « Pour un citoyen, la peur de perdre son rang dans une société se combine avec la crainte de voir son pays perdre son rang dans l'histoire. » À la différence du populisme protestataire et conquérant, ce populisme est triste car il sait obscurément que la partie est perdue pour lui. Les démocraties européennes auront par conséquent à relever ce défi dans les années à venir : tout faire pour que cette tristesse ne se transforme pas en rage.

*Christian Godin*